

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers/
Couverture de couleur
- Covers damaged/
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

- Coloured pages/
Pages de couleur
- Pages damaged/
Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached/
Pages détachées
- Showthrough/
Transparence
- Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression
- Continuous pagination/
Pagination continue
- Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from: /
Le titre de l'en-tête provient:

- Title page of issue/
Page de titre de la livraison
- Caption of issue/
Titre de départ de la livraison
- Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments: /
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below /
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>								

FEUILLETON ILLUSTRÉ

PARAISANT LE JEUDI

1.00 PAR ANNÉE.

HOULE & CIE., PROPRIÉTAIRES.

2 CENTIMS LE NUMÉRO.

LES DEUX FRÈRES

VI

LA ROCHE DU TROU-DE SATAN

Martin, la sueur au front, l'écoutait. Le braconnier était pieds nus, en chemise, adossé au mur; il écouta son fils sans l'interrompre.

Quand ce dernier eut fini. Martin mit ses souliers, passa son pantalon et sa blouse, et dit :

— C'est bon ! viens avec moi.

— Où voulez-vous aller ? demanda Nicolas.

— Tu verras bien.

Il prit son carnier et son fusil, tout cela sans bruit, et de peur d'éveiller sa femme et sa fille qui, comme lui, couchaient au rez-de-chaussée. Puis il ouvrit le bahut qui renfermait les maigres provisions de la maison, et y prit une bouteille d'eau-de-vie, qu'il porta à ses lèvres. Il but à longs traits, comme s'il eût voulu se donner du courage.

Puis il ouvrit la porte et dit encore :

— Marche !

— Où allons-nous ? répéta l'enfant.

— Tu le verras bien, dit Martin d'un air sombre.

Et il le poussa devant lui d'un coup de crosse de fusil entre les deux épaules. Le bra-

connier était livide, et ceux qui l'eussent vu en ce moment, aux premières clartés d'un jour blafard, eussent pressenti qu'il allait commettre un nouveau crime. Quand il eurent fait cent pas hors

de la maison, le père s'arrêta à la bifurcation de deux sentiers. L'un descendait vers la plaine, en longeant le bord de l'étang, et l'autre s'enfonçait sous bois.

— Viens par ici, dit Martin-l'Anguille, qui choisit celui-ci.

Nicolas était tout tremblant. Son père avait un visage sinistre. Le sentier qui s'enfonçait sous bois conduisait à de

grandes roches creusées, au milieu desquelles poussaient quelques sapins rabougris. L'une de ces roches portait un nom bizarre. On l'appelait la roche du Trou-de-Satan. La Sologne est pauvre en légendes. Cependant elle possède celle-là. La roche du Trou-de-Satan est une sorte de pain de sucre en haut de laquelle est un trou, abîme plutôt, d'une dizaine de pieds d'orifice et d'une profondeur qu'on n'a jamais sondée. Les bergers qui s'en approchent y jettent des pierres et prêtent ensuite vainement l'oreille. La pierre, en tombant, ne rend aucun son. Quelquefois on s'amuse à y laisser tomber des gerbes de bruyère sèche auxquelles on a mis le feu. Les gerbes descendent enflammées et finissent par s'éteindre à plus de cent pieds sans qu'on ait pu mesurer du regard la profondeur de l'abîme. Ce fut vers cette roche



Il charge l'enfant qui se débattait en vain sur ses épaules.

que Martin-l'Anguille se dirigea. Il avait pris son fils par le bras de peur que celui-ci ne lui échappât.

— Où me conduisez-vous ? répéta l'enfant avec inquiétude.

— Co n'est pas à toi à m'interroger, répondit brutalement Martin; mais à moi. Ainsi le gendarme était bien par terre, n'est-ce pas ?

— Oui, père.

— Et il était évanoui ?

— Il perdait son sang et avait les yeux fermés.

— Et tu crois que si tu n'étais pas arrivé, il serait mort, le gendarme ?

— Oh ! bien sûr !

— Tu as fait là un beau coup, ricana Martin-l'Anguille.

— Dame ! fit naïvement Nicolas, on ne peut pas laisser mourir un chrétien comme ça.

— Ah ! c'est juste, dit encore le braconnier avec ironie, c'est un chrétien comme un autre, un gendarme, c'est la mère qui dit ça.

L'enfant ne répondit rien.

Martin, dont le visage était d'une pâleur mortelle, continua :

— C'est bien, ce que tu as fait là, petiot, tu as sauvé la vie à un gendarme.

Nicolas, se méprit au sens de ces paroles, mais sa méprise fut courte ; le braconnier ajouta :

— Et tu as condamné ton père à mort.

— Oh ! fit Nicolas, qui tressaillit.

— Oui, répéta Martin, en sauvant le gendarme, tu m'as condamné.

— Vous !

— Oui, moi.

— Mais le gendarme ne dira rien.

— Tu crois ça, toi ?

— Il me l'a promis.

— Eh bien ! il t'a menti, voilà tout.

— Oh ! non, dit encore l'enfant. Michel Legrain est un honnête homme.

— Ah ! ah !

— Et ce qu'il promet, il le tient.

— Ma parole, ricana Martin-l'Anguille avec une expression d'effrayante ironie, ce garçon-là est né avec l'admiration du gendarme... C'est dommage de l'arrêter en si beau chemin.

Et il continua à entraîner son fils dans la direction de la roche du Trou-de-Satan.

— Mais où allons-nous, père ? répéta Nicolas qui ne pouvait plus se défendre d'une vague épouvante.

— Je vais faire un beau coup d'affût.

— Mais on ne va pas à l'affût le jour ?

— C'est ce qui te trompe. Marche !

On montait au sommet de la roche par une sorte de petit sentier qui courait en zig-zags à son flanc. Quand on était tout en haut, on avait devant soi un plateau d'une étendue d'environ un arpent. L'abîme était juste au milieu. Une fois engagé dans le sentier, Nicolas dont l'épouvante augmentait, n'aurait pu revenir en arrière, car son père marchait derrière lui et le chemin n'était pas assez large pour laisser passer deux personnes.

D'ailleurs, de temps à autre quand l'enfant ralentissait le pas, la crosse du fusil faisait son affaire.

Lorsqu'ils furent en haut du plateau, Martin ouvrit son carnier et en tira une corde. Une corde de l'épaisseur du petit doigt qu'il portait toujours avec lui et qui lui avait servi maintes fois à rapporter un chevreuil sur ses épaules.

Il passa son fusil en bretelle, puis il dit à l'enfant :

— Donne-moi tes mains.

— Mais... père... que voulez-vous faire ?

Martin ne répondit pas ; mais il prit son fils à bras le corps, le renversa brutalement sous lui et lui lia les mains.

— Un fils qui trahit son père, murmura-t-il, mérite ton sort.

L'enfant devinait vaguement que son père voulait se défaire de lui.

— Mon père, supplia-t-il, tandis que le braconnier le garrottait, ayez pitié de moi !

— Jo n'ai pas pitié pour un fils qui trahit son père.

— Grâce ! grâce ! répéta l'enfant.

— Puisque tu es si bon chrétien, ricana le braconnier, fais donc ta prière, car tu vas mourir.

L'enfant jeta un cri d'angoisse.

— Le Trou-de-Satan est plus discret que toi, dit encore Martin, il garde ce qu'on lui confie...

Et il chargea l'enfant qui se débattait en vain, sur ses épaules, et courut vers l'abîme.

— Mais fais donc ta prière ! répétait-il d'une voix assourdie par l'ivresse, car il avait bu plus de la moitié de la bouteille d'eau-de-vie.

Cependant, arrivé au bord du trou, il s'arrêta et déposa l'enfant à terre.

— Mon père, mon bon père, suppliait Nicolas, pardonnez-moi...

— Jamais ! dit le braconnier... tu me trahiras encore... Mais je ne veux pas te faire souffrir... Si je te jette tout vivant dans l'abîme, qui sait comment tu y mourras... J'aime mieux te tuer d'un coup de fusil d'abord et t'y jeter ensuite.

Et Martin recula de quelques pas, lentement, son fusil à l'épaule, comme s'il se fût agi pour lui de tuer un lièvre au gîte. Malgré ses liens, car le braconnier lui avait lié les bras et les jambes, Nicolas était parvenu à se mettre à genoux. L'enfant comprenait que le moment était solennel et qu'il allait mourir.

— Adieu, ma mère... murmura-t-il...

Martin coucha sa joue sur son fusil, et son doigt effleura la détente.

— Adieu, la Mariette ! dit encore l'enfant.

Mais à ce nom qui vint mourir à son oreille comme un cri vengeur, Martin éprouva une commotion électrique, et le fusil échappa à sa main et tomba devant lui.

Le nom de sa fille, de cette enfant devant laquelle il avait tremblé naguère au souvenir de son crime, venait de sauver son fils. Un moment il demeura immobile, hébété, l'œil fixe, le front baigné de sueur. Puis la raison lui vint il ne ramassa point son fusil, mais il vint à son fils, toujours agenouillé et attendant la mort, au bord de cet abîme inondé.

Puis il le délia et le força de se remettre sur ses pieds.

— Ecoute bien, lui dit-il alors, tu as parlé de la Mariette, et tu as bien fait, car maintenant tu serais mort... Ce nom t'a sauvé. Je ne te tuerais pas. Mais, continua-t-il, avec un accent sauvage, je suis comme les piqueurs de grande maison, moi, qui élèvent des centaines de chiens au chenil ; quand il y a un corneau dans la portée d'une lice, ils le pendent à un arbre. Les bons chiens chassent de race et je n'aime pas les bâtards. Le fils d'un braconnier doit être braconnier, et tu n'as jamais aimé le métier de ton père. Tu aimes les gendarmes, donc tu n'es pas mon fils ! Va-t-en !

Et comme l'enfant attachait encore sur lui un regard suppliant :

— Va-t-en gagner ta vie où tu voudras, peu m'importe, mais ne reviens jamais frappé à la porte de la maison, elle ne s'ouvrira pas. Et si jamais tu entres sous bois, ne passe pas à la portée de mon fusil, car si j'avais bu un coup de trop, je pourrais bien te rouler comme un lièvre au déboulé !

Puis il étendit la main et dit encore :

— Va-t-en ! je te renie ! ..

Et il ramassa son fusil, tourna le dos à Nicolas tout frémissant et reprit le sentier qui, du haut de la roche, descendait dans la forêt.

VII

LA MADELINE

Le petit Nicolas demeura longtemps immobile, muet, les cheveux hérissés par l'horreur, en haut de la roche du Trou-de-Satau.

Il vit d'un œil hébété son père descendre, puis disparaître sous bois. Un moment il espéra que Martin-l'Anguille se retournerait et lui ferait signe de le rejoindre. Mais le braconnier ne détourna point la tête.

Dans son esprit étroit, dans son cœur haineux, Martin jugeait que la condamnation de son fils était juste. A ses yeux, le plus grand des crimes était de sauver la vie à un gendarme.

Alors avec cette lucidité d'esprit merveilleuse qui est particulière aux enfants, Nicolas envisagea sa situation.

Il était banni du toit paternel. Mais cette disgrâce n'était-elle pas une délivrance ? Et n'avait-il pas cent fois demandé à s'en aller gagner sa vie au loin, tant il avait peu de goût pour l'abominable métier de son père et de ses frères ?

Certes, jamais l'occasion ne se fût présentée plus belle, et cependant Nicolas se mit à pleurer. Il pensait à sa pauvre mère aveugle, à la Mariette, sa sœur, et aussi au petit Jacques son besson. Les enfants aiment qui les aime.

Matthieu et Martinet s'étaient toujours montrés méchants envers Nicolas, et Martin avait élevé son fils avec d'autant plus de dureté que le métier de braconnier ne lui plaisait pas. Mais Jacques, tout en partageant les mauvais instincts de la famille, aimait Nicolas son frère jumeau, et Nicolas l'aimait. Ne plus manger de pain de la maison, ce n'était rien pour le petit Nicolas : il trouverait bien à utiliser ses deux bras ; mais partir sans voir sa mère, son frère et sa sœur, c'était là une pensée qui lui déchirait l'âme.

Nicolas, dans son enveloppe chétive et souffreteuse, avait le cœur d'un homme ; il eut bientôt pris son parti.

— Je les verrai, se dit-il, dût mon père me tuer !

Passer une journée sans manger n'était rien pour lui.

Il demeura tout le jour couché sur la roche, exposé au froid ; mais, de ce lieu élevé, il explorait les alentours.

Le jour baissa, le soleil disparut dans un lineul de brouillards jaunes, et les cloches du village voisin commencèrent à sonner pour la fête du lendemain, car le lendemain, on le sait, c'était Noël.

Or Nicolas s'était dit :

— La Mariette ira bien sûr à la messe de minuit avec la mère, et peut être bien Jacques, mon besson, les accompagnera. Mon père, Matthieu et Martinet n'y vont jamais, eux.

Quand la nuit fut tout à fait close, l'enfant quitta la roche et redescendit sous bois. Il savait un chemin qui allait droit à Salbris, sans passer près de l'étang et de la maison de Martin-l'Anguille. { Nicolas le suivit.

Ce chemin longeait des champs de la ferme de Jean Féru.

Nicolas avait faim ; comme il approchait de la ferme, il se prit à penser que Jean Féru était un homme charitable, et qu'il ne lui refuserait pas un morceau de pain et une assiettée de soupe.

Il alla donc frapper à la porte de la ferme.

Les fils de Jean Féru étaient à Salbris ; la mère Féru était allée à Romorantin vendre ses oies, car c'était un samedi et jour de marché par conséquent.

Jean Féru lui-même était absent. Le fermier était chez un de ses voisins.

La Madeline était toute seule.

Elle était tristement assise devant le feu, sur lequel bouillait l'énorme marmitte qui contenait le souper de la famille.

Ses pauvres yeux étaient rouges ; car elle aimait Martinet et son père lui avait formellement signifié que jamais il ne donnerait son consentement au mariage.

Quand elle vit entrer Nicolas, furtif et tremblant, et se demandant si on n'allait pas le mettre à la porte, elle crut qu'il lui apportait un message verbal de son frère.

La Madeline était une fille entêtée dans ses idées, et plus on la voulait séparer de Martinet, plus elle songeait à le rejoindre.

— Ah ! te voilà, petit ! lui dit-elle ; est-ce que tu viens de la part de ton frère ?

— Non, dit Nicolas, je ne l'ai point vu aujourd'hui.

— Seigneur Dieu ! exclama la Madeline, est-ce qu'il lui serait arrivé malheur ?

— Oh ! non, dit l'enfant, mais je ne viens pas de la maison.

— Et d'où viens-tu ?

— J'étais sous bois, à tendre des collets, répondit Nicolas embarrassé.

— Ah ! bien, fit la Madeline, faudrait pas dire ça à mon père, il te chasserait comme il a chassé Martinet hier.

Nicolas redevint timide.

— Il n'est donc pas ici, ton père ? dit-il.

— Non. Mais il ne tarde que le moment d'arriver, répondit la jeune fille, se servant d'une locution familière dans le centre de la France.

— Et tu crois qu'il me chassera !

Tout en faisant cette réflexion, le petit Nicolas regardait d'un œil avide un gros pain placé sur le bord de la huche.

— Il n'aime ni toi ni les tiens, dit tristement la Madeline, surtout depuis qu'il s'est mis en tête de me marier avec le gros François, mon cousin qui est dans le Val.

L'enfant regardait toujours le pain, et il écoutait chanter la marmite, et la chanson monotone avait pour lui une harmonie infinie.

Mais la Madeline était toute à son idée.

— Non, dit-elle, il ne me veut pas donner à Martinet, mais Martinet et moi nous sommes promis.

Puis regardant Nicolas :

— Mais tu as l'air tout bleu de froid, mon mioche, dit-elle. Chauffe-toi.

— Le temps est dur, dit Nicolas.

— Si j'étais sûre que mon père ne se fâchât point, je te dirais bien de rester à souper avec nous, poursuivit la Madeline, mais il a la tête montée rapport à vous.

— Je te remercie, répondit Nicolas ; donne-moi un morceau de pain, c'est tout ce que je te demande.

La Madeline ontama le pain et en coupa un largo morceau ; puis elle ouvrit le bahut et y prit du fromage.

— Prends, dit-elle ; c'est peut-être bien trop sec, le pain. L'enfant se mit à manger avec avidité.

— Tu devrais t'en aller, lui dit alors la Madeline, j'ai peur que mon père ne rovienn. Mais si tu me veux faire une commission, je te vas donner une belle pièce blanche pour ta Noël.

Et la Madeline fouilla dans sa poche et en retira une pièce de vingt sous qu'elle fit briller aux yeux du petit Nicolas.

— Je n'ai pas besoin d'argent pour t'obliger, Madeline, dit-il.

— Ça ne fait rien, prends toujours...

Il hésitait et demanda :

— Quo faut-il faire ?

— Aller dire à Martinot que je l'attendrai derrière l'église, auprès de la gendarmerie, pendant la messe de minuit.

Nicolas n'allongea pas la main et ne prit pas la pièce blanche.

— Mais, la Madeline, dit-il, m'est avis que c'est mal...

— Quoi donc ?

— Co que tu veux faire là.

— Faut bien que je voie Martinet.

— Tu ne dois plus le voir, puisque ton père ne le veut pas...

— Mais puisque nous nous sommes promis ?

— Vous n'êtes plus promis, du moment que ton père te veut établir autrement.

— Oh ! dit la Madeline, mais Martinet à son idée.

— Ah !

— Et moi aussi.

— Qu'est-ce que vous voulez donc faire ? demanda encore Nicolas.

— Nous partirons tous deux, une belle nuit, nous passerons la Loire, et alors, faudra bien...

Et la Madeline tendait toujours la pièce blanche à Nicolas.

Mais celui-ci la repoussa.

— Co que tu me proposes là, dit-il, est aussi mal que ce que tu veux faire, Madeline. Tu ne sais donc pas que le bon Dieu dit qu'il ne faut pas désobéir à ses parents...

Comme le petit Nicolas disait cela, la porte de la ferme s'ouvrit, et le fermier Jean Féru entra.

Nicolas eut un geste de crainte en le voyant.

Mais Jean Féru vint à lui et lui posa sa large main sur l'épaule.

— Mon gars, lui dit-il, j'ai l'oreille fine et je t'ai entendu jaser. Tu es un brave garçon, et j'ai idée que tu vaux mieux que ton père et tes frères ; si tu veux travailler et gagner honnêtement ta vie, je suis ton homme.

— Je ne demande pas mieux, dit naïvement l'enfant.

— Et bien, reste ici, je te prends comme gardeur de vaches, nous verrons après...

Et le fermier ajouta, s'adressant à sa fille :

— Quant à toi, la Madeline, faut te préparer à déguerpir de la maison. Tu te maries avant le jour des Rois.

VIII

LA FAMILLE DU BRACONNIER

Cependant, à la maison du braconnier, au bord de l'étang, la journée avait été rude.

Matthieu et Martinet, qui couchaient ensemble à l'étage supérieur, qui n'était autre qu'un misérable grenier, avaient entendu rentrer le petit Nicolas.

Martinet avait collé sa bouche à l'oreille de son jumeau, disant :

— Voyons ce que va dire le père ?

Le plancher qui séparait les deux étages était un assemblage grossier de planches au travers desquelles on avait passé un enduit de terre glaise.

Martinet se glissa hors de son lit, colla son oreille au plancher et écouta. Il entendit les aveux naïfs du petit Nicolas, la colère étouffée de Martin. Puis ayant approché son œil d'un jour qui se trouvait entre les planches, il vit ce dernier se lever, prendre son fusil et boire à longs traits de l'eau-de-vie.

Alors il se coucha tranquillement et dit à Matthieu :

— Je crois bien que Nicolas va passer un mauvais quart d'heure.

— Que veux-tu dire ?

— Le père va le tuer.

— Ah ! fit tranquillement Matthieu. Eh bien, ce sera un joli *feignant* de moins.

— Oui, dit Martinet, mais au lieu d'une méchante affaire, ça en fera deux. Est-ce que tu vas croire que le gendarme ne jamera pas ?

— A savoir, dit Matthieu.

— C'est tout su, reprit Martinet, et si je n'enlève pas la Madeline ce soir même, je ne l'aurai pas... Heureusement que j'ai mis ma peau à couvert, moi...

— Qu'est-ce que tu as fait ?

— J'ai jaser une partie de la nuit avec le brigadier, c'est toujours ça... Si on piuce le père, je n'en suis pas.

Et Martinet se tourna sur le côté gauche et ne pensa plus à Nicolas, que, selon lui, son père allait tuer. Matthieu était plus curieux ; il se leva sans bruit, descendit et traversa la rez-de-chaussée sur la pointe du pied. Les deux femmes dormaient toujours. Quant au petit Jacques, qui avait pour lit le fenil, il était trop loin pour avoir rien entendu.

Matthieu jeta un regard explorateur autour de la maison et eut bientôt trouvé la trace des pas de son frère et de son père.

— Bon ! pensa-t-il, je sais où ils vont... Pas bête, le père ! il va le jeter dans le trou de la Roche-à-Satan. S'il eût tué roide le gendarme et qu'il l'y eût porté, c'est ça qu'aurait été malin.

Telle fut l'oraison funèbre que prononcèrent les deux frères sur la tombe entr'ouverte de leur cadet.

Matthieu rentra à la maison, et comme les femmes se levaient, il alluma le feu.

— Où est donc mon père ? demanda la Mariette.

— Et où veux-tu donc qu'il soit ? répondit Matthieu tranquillement. Nous avons vendu tout notre gibier par avance, le poulailler de Nouan va venir ce matin et il ne nous reste seulement pas un lièvre pour notre réveillon.

— Comment ! il est retourné à la chasse ?

— Faut vivre ? murmura Matthieu.

— Et mon frère Nicolas ? où est-il ?

— Avec le père, sans doute.

— Ah ! soupira la Mariette, il a pourtant le travail en goût, celui-là, pourquoi donc finissez-vous de le perdre ?

— Ça, c'est vrai, dit la pauvre aveugle qui vint s'asseoir

devant le feu, c'est un brave enfant Nicolas, et doux, et patient quo le bon Dion l'aurait en faveur s'il le voyait...

— C'est un *feignant*, dit Matthieu.

— Donno-lui voir un métier, dit la Mariette, je gage qu'il fera un brave ouvrier.

La conversation en resta là. Il s'écoula plus de deux heures, et ni Martin-l'Anguille, ni son fils Nicolas, ne revenaient. Enfin le premier revint seul.

Il était sombre et portait son chapeau enfoncé sur ses yeux.

Il jeta son fusil dans un coin, s'assit auprès du feu et ne souffla mot.

Commo il arrivait, Martinet, qui avait refait un somme, descendit de son grenier, et le petit Jacques sortit du feuil.

— Mais où est donc Nicolas ? demanda la Mariette.

Martin fronça le sourcil.

— Il n'est pas ici, dit-il.

— Il ne reste pourtant pas toute une nuit sous bois, celui-là, dit le petit Jacques. Il est trop *feignant*.

— Il ya où on l'envoie ! dit rudement Martin.

— Et où donc l'avez-vous envoyé, père ?

— Loin d'ici.

Martinet et Matthieu échangeèrent un regard qui voulait dire :

— Si loin qu'il ne reviendra jamais.

— J'aurais pourtant bien voulu le voir, dit la Mariette. Ce n'est pas de trop une fois par an.

— Tu ne le verras pas ! dit durement le braconnier.

Puis, regardant sa fille d'un œil moins farouche.

— Il te doit une belle chandelle, va ! dit-il.

— A moi ? fit la Mariette étonnée.

Matthieu et Martinet échangeèrent un nouveau regard

Un regard plein de mépris et d'ironie qui signifiait clairement :

— Le père a eu peur !...

Martin ajouta :

— Mais c'est des affaires à moi, ça ! et ça ne regarde personne, entendez-vous !

Puis, comme on servait la soupe, il se mit à table.

Mais à son attitude, à sa physionomie inquiète, à sa pâleur, on devenait qu'une horrible angoisse l'étreignait.

— Est-ce que nous allons comme ça rester tout le jour ici ? dit le petit Jacques qui ne savait rien du mauvais coup de la nuit.

— Oui, dit durement Martin-l'Anguille.

— C'est veille de Noël, dit Matthieu.

— Jour de repos, ricana Martinet.

— Si vous ne me fichez pas la paix, vous autres ! s'écria le braconnier, je fais un malheur !

Et il menaçait ses fils du poing.

La Mariette lui jeta ses deux bras autour du cou.

— Soyez donc calme, père, dit-elle.

Le braconnier s'apaisa, puis une larme roula dans ses yeux.

Il prit sa fille sur ses genoux et l'embrassa :

— Tu es un bon ange du paradis, toi, dit-il, et je voudrais te ressembler.

Puis, comme s'il eût craint de s'attendrir, il la repoussa vivement, et dit à Jacques :

— Toi, mioche, cherche-moi ma pipe.

Le petit Jacques était un enfant terrible.

— Mais le cerf, dit-il, vous ne l'avez donc pas vu ?

— Non, dit Martin, il avait vidé l'enceinte.

— Ah bien ! fit l'enfant, quand je suis entré ici, je croyais bien le trouver.

Martin haussa les épaules et sortit sur le pas de la porte.

— Avec tout ça, murmura le petit Jacques, il y a des mystères à la maison aujourd'hui.

— Tu crois ? fit Martinet.

— Et je voudrais savoir où est Nicolas.

— On te le dira quand tu auras été bien sage, répliqua Matthieu avec une féroce ironie.

La journée s'écoula.

Martin avait donné l'ordre formel à ses fils de ne pas sortir, et tout le monde était resté à la maison, au grand étonnement du petit Jacques. La nuit vint, Nicolas ne rentra pas.

— Mais où est-il donc ? demandèrent encore les deux femmes.

— Eh bien, répondit Martin dont le visage se rassérénait quelque peu à mesure que le temps s'écoulait, je l'ai envoyé à la Mothe-Beuvron me chercher de la poudre ; vous savez bien qu'on ne veut plus m'en délivrer au bureau de Salbris.

On se contenta de l'explication.

— Mère, dit la Mariette, je voudrais bien aller à la messe de minuit, comme tous les ans.

— Et moi aussi, dit l'aveugle.

— C'est la messe des braconniers, dit Martinet, j'y vas aussi.

— Allez vous-en au diable ! s'écria Martin-l'Anguille qui, durant tout le jour avait tremblé comme la feuille, écoutant le bruit du vent qui chassait la neige et croyant toujours entendre au dehors retentir les pas des gendarmes.

Les deux femmes s'encapuchonnèrent dans leur pelisse, Martinet passa sa blouse, et tous trois partirent. Mais quand ils furent à la hauteur de la ferme de Jean Féru, Martinet dit à sa sœur :

— Tu vois le clocher, la nuit est claire, et vous n'avez pas besoin de moi ?

— Où vas-tu donc ? demanda la Mariette.

— J'ai affaire, répondit Martinet.

Et il quitta brusquement les deux femmes.

IX

LE SECRET

Qu'était devenu le gendarme, cause première de tout cet émoi.

Nous avons suivi Michel Legrain — c'était son nom — depuis la lutte des bûcherons jusqu'à la lisière de la forêt, s'appuyant sur le petit Nicolas.

Quand il eut renvoyé ce dernier, le pauvre soldat qui avait pris sa carabine par le canon et s'en servait en guise de canne, fut obligé de s'arrêter plus de vingt fois. A chaque pas, les forces lui manquaient. De temps en temps, cependant, il parvenait à se baisser, ramassait une poignée de neige et la portait à sa bouche.

Heureusement, Salbris était tout près, et la *gendarmerie* était la première maison du village.

Enfin, au bout de deux heures, mourant, épuisé, il atteignit le seuil de la caserne,

Salbris, quoique chef-lieu du canton, était alors un pauvre village, peu bruyant, et dont l'unique rue était déserte dès sept

heures du matin, car tout le monde allait aux champs ou dans les bois.

Or, il était à peu près cette heure-là lorsque Michel Legrain arriva. Par un hasard étrange, durant son pénible voyage, il n'avait rencontré personne.

Le brigadier ne se trouvait pas à la caserne, ni le troisième gendarme non plus. Une seule personne attendait avec angoisse, comptant les heures et les minutes, depuis la veille au soir. C'était la femme de Michel Legrain.

Ils étaient mariés depuis deux ans et avaient un petit enfant. La pauvre femme accourut à la rencontre de son mari, vit du sang sur son uniforme, et jeta un cri.

— Tais-toi, femme, dit-il, tais-toi !

Et il s'appuya sur elle et monta péniblement jusqu'à leur logis.

Puis il dit encore :

— Ferme la porte et aide-moi à me déshabiller.

La femme pleurait en obéissant à son mari, et elle murmurait des mots entrecoupés :

— Oh ! les canailles de braconniers ! disait-elle, ils m'ont tué mon pauvre homme !...

— Tais-toi donc, femme, tais-toi, disait le gendarme en se mettant au lit... tu vas faire disparaître ce sang... il ne faut pas que le brigadier sache rien... je ne le veux pas... où est-il le brigadier ?

— Je l'ai vu partir à la pointe du jour.

— Et Malaunay ? demanda Michel Legrain, désignant le troisième gendarme de la brigade à pied.

— Le maire lui a donné une lettre à porter au tribunal de Romorantin. Mais, dit la pauvre femme, en pansant avec du linge blanc la blessure de son mari, il faut pourtant bien que j'aille chercher M. Chipot, c'était le nom du médecin.

— Oui, vas-y, dit Michel Legrain. C'est un brave homme, M. Chipot : si je l'en prie, il ne dira rien.

Et comme la femme sortait, Michel Legrain ajouta :

— Prends bien garde de ne rien dire, si tu rencontres la femme de Malaunay ou celle du brigadier.

La femme de Michel ne comprenait pas pourquoi son mari voulait faire un mystère de sa blessure ; mais elle le considérait comme un être qui lui était infiniment supérieur, et elle obéissait sans réplique.

Elle courut donc chez le médecin et lui dit :

— Monsieur Chipot, venez vite ! j'ai mon enfant qui a des convulsions.

Le médecin était un vieux brave homme que la Providence avait fortement éprouvé. Il avait perdu, lui, le sauveur de ses semblables, successivement sa femme et trois enfants, et il était demeuré seul. Aussi, tout entier à son ministère, dévoué à cette population souffreteuse au milieu de laquelle il vivait, depuis quarante ans, le bon docteur était-il toujours prêt, qu'il fût jour ou nuit. Il crut la femme Legrain et la suivit.

Dans la cour de la caserne, celle-ci rencontra le brigadier qui lui dit :

— Vous avez donc quelqu'un de malade chez vous ?

— Oh ! ce ne sera rien, répondit-elle, sans vouloir s'expliquer davantage.

Comme le médecin, la femme du brigadier crut qu'il s'agissait de l'enfant.

M. Chipot, en entrant dans le logis du gendarme, s'arrêta stupéfait.

Après du lit dans lequel Michel Legrain était couché, pâle, et défait, il y avait, sur une chaise, son uniforme ensanglanté.

Michel mit un doigt sur ses lèvres, tandis que sa femme fermait la porte.

— Mais, malheureux, que vous est-il donc arrivé ? s'écria M. Chipot.

— Docteur, dit le gendarme, vous allez me dire d'abord si j'ai mon compte... et puis je vous confierai la chose.

Et il découvrit sa poitrine.

M. Chipot eut aussculté la blessure en un instant.

— La balle a tourné sur les côtes, dit-il, la blessure n'est pas mortelle et n'est même pas dangereuse. Dans trois semaines vous serez sur pied. Mais vous avez perdu beaucoup de sang, et si vous n'aviez pas pris la précaution de boucher le trou constamment avec de la neige, vous eussiez succombé à l'hémorragie. C'est un braconnier, n'est-ce pas ? Peut-être ce misérable Martin l'Anguille ?

— Chut ! dit Michel Legrain. J'ai promis de me taire.

— A qui ?

— A l'enfant qui m'a sauvé ?

— Quel est cet enfant ?

— No le devinez-vous pas ? c'est le fils de mon meurtrier.

Et Michel Legrain raconta tout le drame de la forêt.

Le docteur lui prit la main.

— Vous êtes un brave homme, dit-il, et je vous garderai le secret. Mais il faut faire disparaître ce sang, et il faut être circonspect vis-à-vis du brigadier qui ne manquera pas de venir vous voir.

M. Chipot posa un premier appareil, tandis que la femme Legrain lavait les taches de sang qui jaspaient l'uniforme.

Puis il annonça qu'il reviendrait vers midi et procéderait à l'extraction de la balle.

Le sang ne coulait plus, les draps du lit n'étaient pas tachés, et Michel Legrain les avait amenés, sous son menton, lorsque le brigadier entra.

Le vieux soldat s'arrêta soupçonneux sur le seuil.

— Tu es donc malade, camarade ? dit-il.

— J'ai attrapé les fièvres, cette nuit, dit Michel Legrain.

— Tu n'as attrapé que ça ?

— Mais dame, c'est bien assez...

— Ah ! dit le brigadier.

Et il s'assit. Puis, regardant fixement Michel Legrain :

— Et que dit M. Chipot ?

— Que j'en ai pour quelques jours de repos.

— C'est dommage ! car nous aurions joliment besoin d'être au complet.

— Pourquoi ça ? demanda le gendarme.

— Parce que je crois bien qu'il s'est commis un crime cette nuit.

Michel Legrain demeura impassible.

— Un bûcheron, le père Charrier, est venu me chercher ce matin. Je l'ai suivi. Nous avons trouvé sous bois une large flaque de sang ; puis des pas qui se continuaient vers une hutte, et dans la hutte du sang aussi... on avait allumé du feu... puis, hors de la hutte, d'autres pas qui se continuaient jusqu'aux terres.

— Et puis ? demanda Michel Legrain.

— Aux terres, ils tombaient bientôt dans le chemin communal, il se confondaient avec tant d'autres, qu'il n'était plus possible de rien démêler.

— C'est assez extraordinaire ce que vous me racontez-là, dit Michel Legrain.

— Figure-toi, poursuivit le brigadier, que j'ai eu pour un moment : j'ai cru qu'on avait tiré sur toi.

Michel ne sourcilla point.

— Avec des canailles de braconniers comme nous en avons... reprit le brigadier.

— C'est vrai, fit Michel avec indifférence.

— Martin-l'Anguille, par exemple !

— Oh ! dit le gendarme, quant à celui-là, je l'ai prévenu hier... et il m'a bien promis de ne pas se risquer en forêt la nuit.

— Tu l'as donc vu ?

— Je suis entré chez eux, pour allumer ma pipe, comme ils étaient à souper. Martin avait mal aux pieds. Je crois bien qu'il a assez du braconnage.

Le brigadier haussa imperceptiblement les épaules et murmura à mi-voix :

— Après tout, on ne peut pas forcer les gens à demander justice.

Et il quitta Michel Legrain en lui disant,

— Faut soigner ta fièvre, camarade.

X

LE GEOLIER DE LA MADELINE

Maintenant, transportons-nous de nouveau à la ferme de Jean Féru.

Le fermier avait donc retenu le petit Nicolas à souper et lui avait offert de le prendre comme gardeur de vaches, en attendant qu'il fût assez fort pour pouvoir travailler comme valet de charrue ou journalier.

Les fils de Jean Féru revinrent de Salbris et on se mit à table pour souper.

Les enfants Féru étaient deux grands gaillards, vigoureux de corps et simples d'esprit. Leur admiration pour Martinet, le fils de Martin le braconnier, en était la preuve.

Leur père, qui était un homme de sens, ne se fiait guère à eux, et il haussait les épaules quelquefois en les entendant deviser.

Ce soir-là, l'événement de la nuit précédente fut l'objet de la conversation pendant le souper, bien que le fermier leur eût plus d'une fois poussé le pied ou le coude pour les faire taire.

L'aîné des deux frères se nommait Constant, l'autre Timothée. Le premier était un grand rougeaud à l'œil d'un bleu pâle et aux cheveux jaunes : le second avait une chevelure noire toute frisée et le nez épâté comme celui d'un Kalmouk.

Constant disait :

— Après ça puisque Martinet veut de la Madeline et que la Madeline en veut bien, qu'est-ce que ça fait donc qu'ils se marient ?

— Cela ne me convient pas, dit sèchement le fermier.

— C'est pas un si mauvais métier pourtant, dit à son tour Timothée, que le métier de braconnier ; en deux heures, quelque fois, on gagne plus qu'un bon ouvrier en huit jours.

La Madeline, qui servait à table, était rouge comme un coq ; elle allait et venait par la salle basse de la ferme et ne sonnait mot. Mais on devinait qu'elle avait une idée. Et quand la Madeline avait une idée, le bon Dieu et tout ses saints n'y pouvaient rien.

— Et puis, reprit Constant, le gars aux cheveux jaunes, faut pas s'y tromper, les filles sont difficiles à établir en Sologne. Autant le faire quand on trouve l'occasion.

Le petit Nicolas écoutait cette conversation étrange et gardait le silence.

— Je ne suis pas embarrassé de ma fille, dit le fermier. J'ai des écus à lui bailler.

— Oui, répliqua Timothée, mais peut-être bien que Martinet la prendrait sans écus, c' est alors ce serait tout profit.

— Je veux ben, moi, dit la Madeline.

Jean Féru n'était pas très-patient. Comme il finissait de souper, il alluma sa pipe et dit à ses fils :

— Au lieu de vous mêler de ce qui ne vous regarde pas, vous feriez mieux d'aller vous coucher.

— Nenni da ! répondit Timothée. C'est demain Noël ; on ne travaille pas.

— Soit, dit le fermier, mais ça n'empêche pas de s'aller coucher.

— Nous aimons mieux aller à Salbris cette nuit.

— Et qu'y feriez-vous ? demanda le père avec dédain.

— Nous verrons les jeunessees entrer à la messe de minuit, dit Constant Féru.

— Beau plaisir en vérité !

— Et nous jouerons au tonneau chez la voisine, ajouta

Timothée.

La voisine était la cabaretière de Salbris. C'était chez elle que se réunissaient les jours de fête et les dimanches les jeunes gens du pays. Pendant la nuit de Noël, elle avait l'autorisation de ne pas fermer.

— Puisque vous allez à Salbris, dit la Madeline, attendez moi un brin, les gars.

— Hein ? fit Jean Féru.

— Je vais à la messe de minuit, moi aussi.

— Si cela me convient toutefois, observa le fermier.

— J'y suis pourtant bien allée l'an dernier, dit la jeune fille d'un ton aigre.

— L'an dernier ça me convenait, répondit Jean Féru.

— Et cette année-ci ?

— Ça ne me convient pas.

La Madeline se prit à faire la moue, mais elle n'osa pas insister.

— Vous autres, dit Jean Féru s'adressant à ses fils, si vous voulez aller Salbris, allez-vous-en tout de suite, il est tard, et je ne veux pas veiller toute la nuit.

Les fils Féru ne se le firent pas répéter et s'en allèrent sur-le-champ.

Il ne resta plus à la ferme que la Madeline, Jean Féru et Nicolas.

Au temps des travaux, Jean Féru employait beaucoup de monde ; mais l'hiver, il n'avait personne autre que ses enfants.

Ses fils partis, il dit à la Madeline :

— Une fille bien apprise doit obéir à son père sous peine de manquer à tous ses devoirs. Je t'ai défendu d'aller à la messe de minuit, parce que tu ne manquerais pas d'y rencontrer Martinet, et que je ne veux pas.

La Madeline ne souffla mot.

— Quand tu auras rangé ta vaisselle et couvert le feu, tu monteras te coucher, ajouta le fermier.

Puis il frappa sur l'épaule de Nicolas :

— Viens avec moi, petitote, lui dit-il.

Il emmena l'enfant dans une sorte de petite salle qu'il fallut traverser pour aller de la cuisine au dehors, et dans laquelle d'habitude couchait Constant Féru.

Le corps de logis principal, c'est à-dire celui qu'habitaient le fermier et sa famille, n'avait qu'une porte.

Pour sortir, il fallait absolument traverser la pièce où Jean Féru venait de conduire Nicolas.

— Écoute moi bien, mon garçon, dit-il. Tu as l'air honnête, et j'ai confiance en toi.

— Parlez, dit Nicolas.

— Tu vas mettre ton lit en travers de la porte.

— Oui, maître.

— Si on frappe, tu n'ouvriras pas.

— Je vous le promets, dit Nicolas.

Et il fit ce que le fermier lui avait commandé, il traîna devant la porte le lit de Constant Féru et se coucha, tandis que le fermier gagnait le derrière de la maison, où il couchait tout auprès de sa fille la Madeline.

Nicolas était harassé de fatigue; il ne tarda donc point à s'endormir. Mais, peu après, il fut éveillé en sursaut par un léger bruit.

La lune passait au dessus de la porte par un carreau de papier huilé, et projetait ainsi une lueur incertaine dans la pièce.

Le bruit venait du dehors. On avait frappé doucement à la porte. Nicolas prêta l'oreille.

Une voix disait:—Hé! la Madeline? c'est moi.

Nicolas tressaillit. Il reconnut la voix de Martinet, mais il ne bougea pas. Au même instant, il vit apparaître la jeune fille.

La Madeline était descendue pieds nus; elle portait ses sabots à la main, mais elle était habillée comme les dimanches, et elle portait sur sa tête un petit paquet de hardes. Elle avait entendu la voix de Martinet et, en fille entêtée qu'elle était, elle accourait ouvrir à son amant, prête à fuir avec lui.

Mais Nicolas se dressa entre elle et la porte.

— Ce n'est pas bien ce que tu veux faire là, dit-il, et je ne te laisserai pas ouvrir.

— Petit malheureux! dit la Madeline, mêle-toi donc de ce qui te regarde!

— Non, dit Nicolas, si tu essayes de passer, je me mets à crier, et ton père viendra.

La Madeline se mit à rire d'un rire idiot.

— Alors, dit-elle, puisque c'est comme ça, je m'en vas me recoucher. Mais tu le payeras.

Nicolas la crut sur parole.

La Madeline, en effet, rebroussa chemin, et Nicolas fit la sourde oreille, car Martinet continuait à frapper doucement, et disait:

— Mais ouvre donc!... Je n'ai pas peur de ton père, à cette fois, j'ai un bon bâton...

Quelques minutes s'écoulèrent, mais tout à coup la Madeline reparut.

— Ah! dit-elle, mon père est bien malin, mais on l'est autant que lui. Comme il a laissé la clef sur la porte de sa chambre et qu'il s'est endormi se fiant à toi, j'ai tourné la clef et je l'ai enfermée.

Nicolas se mit en travers de la porte et répondit résolument:

— C'est égal, tu ne sortiras pas!

— Oh! méchant gringalet! dit la Madeline, ce n'est pas toi qui m'empêcheras de sortir.

C'était une robuste fille que la Madeline. Elle se jeta sur Nicolas et le saisit à bras le corps.

Nicolas se cramponna à la porte et dit tout bas.

— C'est mal, c'est très-mal, ce que tu veux faire.

— Laisse-moi sortir ou je t'étrangle! exclama-t-elle en le prenant à la gorge.

— A moi! Jean Féru, cria Nicolas.

La voix de l'enfant arriva jusqu'au fermier, qui sauta hors de son lit, courut à la porte de sa chambre et s'aperçut qu'il était prisonnier. En même temps, et tandis que le fermier faisait de vains efforts pour jeter la porte par terre, la Madeline luttait avec Nicolas et finissait par le terrasser.

— A moi! à moi! répétait l'enfant d'une voix étouffée.

Mais la Madeline était parvenue à tirer le verrou de la porte laquelle, du reste, ne se fermait point autrement.

Et Martinet, qui devinait ce qui se passait à l'intérieur, parvint, d'un vigoureux coup d'épaule, à repousser la porte et le lit qui se trouvait en travers.

L'enfant essayait de se débarrasser de l'étreinte de la Madeline.

Martinet entra.

Au clair de la lune, il reconnut son frère

— Oh! brigand! dit-il, voilà que tu fais le gendarme.

Et comme le fermier hurlait dans sa chambre, comme la Madeline lâchait le petit Nicolas, ce dernier qui se relevait reçut un coup de bâton sur la tête et retomba sanglant sur le sol.

(A CONTINUER.)

Commencé le 11 mars 1880.— (No. 11.)

Un dompteur Marsoillais explique à un amateur les secrets de son art.

L'amateur l'écoute avec admiration.

— Vous avez dû avoir bien peur, dit-il, le premier jour où vous avez mis le pied dans la cage des lions et des tigres?

— En effet, répond le dompteur en se caressant la moustache, on m'avait dit qu'ils avaient des puces!

AVIS A NOS LECTEURS ET AGENTS

Il ne nous reste plus maintenant qu'un très-petit nombre de copies du *Feuilleton Illustré* depuis sa naissance, à l'avenir nous ne pourrons fournir la file qu'aux personnes qui prendront un abonnement. Nous engageons nos amis à se presser.

Toute personne peut s'abonner directement à notre bureau, en envoyant son nom et son adresse avec le montant de sa souscription.

FEUILLETON ILLUSTRÉ

PARAISANT LE JEUDI

ABONNEMENT—Un an.....	\$1.00
“ Six mois.....	0.50
“ Trois mois.....	0.25
“ Le numéro.....	0.02

Dans tous les cas strictement payable d'avance.

AUX AGENTS.—A ceux qui voudront se charger de la vente de notre journal, nous leur vendrons 16 centins la douzaine, payable à la fin de chaque mois. Nous donnerons 20 par cent pour chaque abonnement que l'on nous fera parvenir.

Aussitôt après réception du nom, de l'adresse et du montant de l'abonnement, nous enverrons le journal et le reçu.

Ces conditions sont invariables.

Toute correspondance doit être adressée comme suit. FEUILLETON ILLUSTRÉ, Boîte No. 1986.

Agent pour Montréal:—M. PIERRE DROLET.

“ Québec “ F. BELAND, 264, rue St. Jean.

HOULE & CIE., PROPRIÉTAIRES

8, Rue St. T'érèse, Montréal